

Entretien avec Hélène Dorion Sur la route des possibles

Alexandre Drolet

Number 147, Fall 2007

Rimes et rythmes : enseigner la poésie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45597ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Drolet, A. (2007). Entretien avec Hélène Dorion : sur la route des possibles. *Québec français*, (147), 78–80.



ILLUSTRATIONS - JANICE NADEAU (LA VIE BERÇÉE, LES 400 COUPS, 2006).

les mots de transformer la réalité, d'entrer dans cette magie que créent les mots ».

La vie bercée, album formidablement illustré par Janice Nadeau, présente le parcours intégral de l'enfant qui naît et qui s'avance tant bien que mal dans une vie qui s'offre à lui, jusqu'au passage du monde adulte. Hélène Dorion, qui suggère dans sa poésie toute une réflexion entourant cette idée de « poussière dans l'univers » que nous incarnons tous, montre à quel point la traversée de l'enfance est parsemée d'embûches et d'obstacles à éviter, mais qui sont nécessaires à l'affirmation de soi. On y lit :

*Cela passera très vite, tu verras,
d'abord tes yeux s'ouvriront,
un visage s'approchera du tien,
- amour et peur, pour la première fois,
s'emmêleront dans ton cœur,
et seulement plus tard, beaucoup
plus tard, tu comprendras
que nous sommes nombreux à aimer,
nombreux à avoir peur.*

L'album lu d'un trait, le monde de l'enfance s'éclaire, comme si le parcours avait déjà été emprunté et que la crainte de l'un n'était somme toute que le reflet de celle vécue par l'autre. On retrouve d'ailleurs à plusieurs reprises dans l'œuvre de Dorion une sorte d'appel aux grandes questions qui

Entretien avec Hélène Dorion

Sur la route des possibles

par Alexandre Drolet*

Hélène Dorion a accepté dans la jeune vingtaine de troquer sa région natale de Québec pour celle des Laurentides afin d'y enseigner la littérature au Cégep de Saint-Jérôme. Puis, au moment d'obtenir sa permanence, six ans plus tard, elle la refuse : « J'avais donné ce que j'avais à donner ». Désormais, c'est l'écriture qui allait la guider. Mais en agissant de la sorte, la poète déjà bien établie qu'était Hélène Dorion posait-elle une croix définitive sur l'enseignement ?

À en croire par ses écrits, la réponse serait sans doute négative. C'est que tout juste avant de publier cette gigantesque rétrospective de son œuvre poétique l'automne dernier aux

éditions de l'Hexagone, *Mondes fragiles, choses frêles*¹, elle aura fait paraître tour à tour son premier essai², son premier roman³ et son premier album jeunesse, *La vie bercée*⁴. Rien de moins. En ce qui a trait au territoire de l'enfance, que ce soit du récit de la sienne ou de celle qu'elle met en scène, elle en tente là aussi, une première approche, s'aventurant ainsi dans l'exploration profonde des voies menant à la connaissance. « J'ai eu envie de montrer, note l'auteure, que tout enseignement commence par là. C'est à ce moment que l'on développe nos premières sensibilités face aux mots, au langage, et il me semblait qu'il y avait là toute une disponibilité à représenter face à l'imaginaire, à la capacité qu'ont



nous habitent : Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Dans *La vie bercée*, elle demandera « pourquoi – où – comment ? » Elle explique la portée de ces termes : « La littérature est pour moi la capacité de questionner afin de nous donner conscience de notre présence aiguë au monde. Avec *La vie bercée*, j'ai voulu poser ces mêmes questions fondamentales avec un point de vue d'enfant, puis d'adolescent, pour montrer les fondations de ce que l'on est, à partir des premières angoisses, des premiers remous, des premiers amours et des premières questions. Il me semble que c'est drôlement angoissant d'être adolescent de nos jours, d'avoir à choisir ce qui s'offre à nous, comme s'il n'y avait qu'un seul chemin : avec ce livre, j'ai voulu montrer qu'il y a plusieurs chemins, et qu'un seul chemin est fait de plusieurs autres chemins ». Ainsi est fait pour Dorion la route qui mène à la connaissance, un peu comme une porte que l'on déverrouille, et qui nous fait avancer vers d'autres portes que l'on devra à nouveau déverrouiller, jusqu'aux confins du savoir éternel.

Un instrument de liberté

Et son propre parcours vers la connaissance, comment s'est-il défini ? Celle qui affirme avoir beaucoup appris d'un professeur de poésie comme Jean-Noël Pontbriand semble posséder plus d'aisance à se remémorer les œuvres littéraires qui l'ont marquée – comme celles de Jacques Brault ou des philosophes existentialistes, que d'associer son apprentissage à certains événements marquants. Mais lorsqu'il est question de l'héritage familial qui lui a été légué, elle se fait expressive : « Mon père a été pour moi un professeur de curiosité. Il me désignait par exemple la fenêtre et me disait *va voir ce qu'il y a derrière, puis demain tu y retourneras et verras d'autres choses*, donc de lui est venu cette soif de connaître qui m'a stimulée énormément ». Dans *Jour de sable*, elle dira de son père qu'il savait sur tout presque toujours quelque chose, des voyages de Christophe Colomb à l'invention de l'électricité, c'étaient des savoirs qu'il avait attrapés « ici et là⁵ ». Puis, il y eut sa grand-mère : « Elle, ce fut mon professeur de liberté, lance-t-elle. Elle était très avant-gardiste pour son époque, elle peignait et était attirée par tout ce qui touchait l'art. C'était une femme libre qui, en me

poussant à choisir ce qui me passionnait, m'a appris à mon tour à être libre ». Éveil des sens et appel des mots rendent compte précisément de ce à quoi Dorion est très tôt confrontée. Pour elle, l'enseignement de la littérature a d'abord été un apprentissage de la vie, et c'est sans doute ce qui l'a menée vers la poésie, qui est d'abord et avant tout une forme d'exploration du monde et du langage.

Plus tard, lorsqu'elle entreprendra des études en philosophie, elle sera marquée par un professeur qui, sans connaître les réponses, posait constamment des questions, poussait sans cesse l'élève à s'interroger. L'inconnu, ce monument qui en effraie plus d'un, était à l'ordre du jour, et elle se souvient d'avoir été saisie par cette confrontation qui s'emparait d'elle à tout moment entre le savoir et l'incompréhension – « c'est merveilleux de ne pas savoir », dit-elle. Aussi surprenant que cela puisse paraître, elle en fera un adage lorsqu'elle deviendra elle-même enseignante, jouant plus le rôle d'un guide que d'un détenteur de vérité : « Quand on enseigne, il faut savoir aller au-dessus du niveau d'une classe. Je pense qu'on dévalue souvent les possibilités des jeunes, leurs capacités, ils peuvent comprendre beaucoup plus qu'on le pense. On a peur qu'ils frappent un mur d'inconnu, alors que je crois qu'il faut leur offrir des murs d'inconnu pour qu'ils comprennent tout ce qu'il y a à connaître. Pour moi, apprendre c'est donner une forme d'inconnu. C'est cela l'apprentissage ». Mais qu'est-ce que l'inconnu, sinon ce qu'il nous reste à connaître, voire ce que l'on a jamais rencontré ? En cela, l'enseignement serait moins une transmission de savoirs qu'une forme d'échange traitant d'espaces mutuels encore inexplorés. Dans une époque où l'éducation tente de se réformer, notamment en invitant l'élève à faire des liens entre ses différentes connaissances, il incombe plus que jamais au professeur de diriger l'élève vers ses voies intérieures. « Je vois le travail de l'enseignant de façon un peu métaphorique. Pour moi, un enseignant est un instrument : un peu comme une lampe de poche, il doit montrer des chemins, montrer des possibles pour ensuite laisser l'élève s'avancer vers les chemins qu'il désire. Le professeur doit orienter, il ne doit pas dire quel chemin emprunter, mais plutôt expliquer tous les chemins, afin que l'élève découvre son autonomie, et ainsi sa liberté. » Malgré le ton sartrien et cette façon de lier enseigne-

ment et liberté, Hélène Dorion n'appelle pas à la révolution étudiante, mais plutôt à l'ordre, celui que l'élève établit en lui lorsqu'il prend conscience de l'univers qu'il a envie de connaître, et qui lui permettra d'abord de se connaître. « On pense souvent que la liberté est l'absence de discipline. Non, la liberté est pour moi la capacité que l'on a de choisir un chemin, celui que l'on désire, ce qui, dans mon cas, est merveilleux avec l'écriture, parce que lorsque j'écris, je ne fais que choisir : la poésie est un édifice que l'on érige soi-même ».



Le passage au poème

Il apparaît clair qu'Hélène Dorion est habitée par son métier, celui d'écrivain et de poète, mais elle convient d'emblée que le genre a besoin d'être démystifié. Pourtant, il est vrai qu'il existe une réelle vie poétique au Québec, les maisons d'éditions sont nombreuses, les publications abondent, mais les tablettes des librairies restent en général passablement dégarnies. Pour celle qui a occupé pendant longtemps la co-direction d'une des maisons d'éditions de poésie les plus renommées au Québec, *Le Noroît*, c'est à la fois au lecteur et à l'écrivain de contribuer à modifier cette situation : « Ce n'est pas toujours la faute du lecteur s'il ne comprend pas. Il y a eu une certaine époque, dans les années 1970, où les poètes tentaient de mettre délibérément un frein à la lisibilité. Mais ce n'est pas parce qu'un livre ne nous dit rien qu'il faille nécessairement bannir le genre pour autant ». *La vie bercée* semble d'ailleurs tenir le pari d'amener toutes les catégories d'âge à la lecture poétique. Chacun y trouve son compte, puisque ce sont les images qui règnent, celles que recèlent les poèmes, puis

celles de ces nombreuses illustrations dont la principale force réside dans ce pouvoir d'évocation qu'elles savent dégager. Un exemple se démarque, celui représenté par un bassin d'eau, avec en avant-plan deux personnages, une jeune fille qui nage, puis un garçon qui, installé dans un bateau de papier, trace du crayon les marques du mouvement provoqué par la marée. L'auteure y écrit alors :

*Tu prendras le crayon,
tu prendras le papier blanc,
et la mer, toute une vie, l'emportera.*

Ici, c'est la filiation entre la découverte de l'écriture et celle de l'existence qui s'établit, alors que plus loin, ce sera celle, par exemple à l'adolescence, d'une affirmation de soi qui s'érige devant une maison aux fondations tremblantes. Bref, le parent autant que l'enfant peut parvenir à se reconnaître au sein de l'album, objectif qu'Hélène Dorion s'était fixée dès les débuts du projet en travaillant de concert avec Janice Nadeau afin de pénétrer au plus profond du poème.

Avec ces orientations nouvelles qu'emprunte son écriture, on pourrait croire à un certain retour d'Hélène Dorion au sein des sphères de l'enseignement, ce à quoi elle rétorque qu'elle ne s'en est jamais totalement sauvée, elle qui a exercé des fonctions d'écrivain en résidence dans des départements de littératures et qui, encore aujourd'hui, collabore avec certains jeunes auteurs dans leur quête d'apprentissage de l'écriture : « Quand j'ai accepté la direction du Noroît, j'ai demandé de Paul Bélanger (l'actuel directeur) de se joindre à moi, car je ressentais le besoin de confronter mes idées, de provoquer cette espèce de dialogue qui n'est jamais malsain, voire qui est nécessaire dans ce métier. » Selon elle, il n'y a pas de véritable enseignement de la poésie. Ce serait plutôt à chacun de parvenir à entendre les voix du poème, ce que les lectures publiques, auxquelles elle participe régulièrement, contribuent fortement à dévoiler. Alors qu'est-ce qui rebute autant les lecteurs à se plonger dans l'univers de la poésie ? Dans un essai titré du même nom, Jean-Michel Maulpoix parle *du lyrisme* et de la connotation négative qu'il a pu évoquer à une certaine époque au sein du poème, disant d'un poème trop lyrique « qu'il veut trop émouvoir et se contente de recycler complaisamment d'anciens clichés⁶ ». Cette idée du poète qui se complait dans la plainte

ferait-elle partie du lot interminables d'idées reçues sur la poésie ? « Oui et non, rétorque-t-elle. Beaucoup de gens mystifient la poésie, comme si on devait la lire à trois heures le matin ou être dans un état particulier pour y arriver ». Il est à parier que cette ère de surconsommation dans laquelle nous baignons un peu plus à chaque jour n'invite pas à aborder le poème, qui demande au lecteur de s'arrêter pour écouter la musique et le rythme du texte. « Je crois que la poésie va à contre-courant de notre époque, il faut donc savoir s'adapter au ralentissement, parce que les mots sont plus lents ». Et selon elle, il est faux de croire que la poésie soit un genre totalement éloigné des jeunes d'aujourd'hui. Non seulement beaucoup d'élèves écrivent, ce qu'elle remarque souvent lorsqu'elle intègre divers jurys de concours de poésie, mais de plus en plus de garçons s'y prêtent, malgré ce que plusieurs croient. Le poète Claude Beausoleil affirmait s'être ouvert au genre en appréciant la concision du recueil de poèmes, ce qui lui permettait d'ajouter un livre de plus à sa bibliothèque plusieurs fois par semaine, tout en le laissant libre d'y revenir quand il en aurait envie.

Pour Hélène Dorion, le problème de diffusion de la poésie auprès des jeunes viendrait d'ailleurs. Elle qui, dans son discours, parle souvent des chemins de l'enseignement, du guide que doit être le professeur, et surtout des besoins auxquels répondent les étapes de l'apprentissage, ne semble pas croire à un enseignement de la poésie de type question / réponse comme pourrait par exemple le rendre possible les mathématiques. Quelle méthode idéale permettrait à l'élève de s'initier à la littérature tout en y donnant l'envie d'en poursuivre la découverte ? La propension actuelle qu'est celle de proposer la lecture de classique, de Baudelaire à Nelligan, dès les débuts de l'adolescence, devrait-elle être revue ? Elle répond d'emblée : « Voilà pour moi un chemin qui ne m'apparaît pas le bon. On commence par les classiques alors que l'on devrait en arriver aux classiques. Il me semble qu'il y a un bon nombre de poètes québécois contemporains qui seraient beaucoup plus accessibles que Rimbaud, par exemple. Moi, j'ai compris Rimbaud tellement tard, et je suis encore en train de le comprendre, tout comme Baudelaire ou Verlaine. Je crois qu'un poète comme Michel Beaulieu serait enraciné dans une réa-

lité beaucoup plus reconnaissable que Baudelaire. Il faut que les élèves soient capables de reconnaître leur réalité, il faut leur montrer du visible, des repères, des lieux qu'ils connaissent afin qu'ils puissent les appuyer sur leur propre expérience ».

Être libre

Roland Giguère disait que la poésie « est une fête de fleurs sur une banquise perdue⁷ ». Pourquoi n'y aurait-il pas lieu de célébrer ? Cela, Hélène Dorion l'a compris, de même qu'un bon nombre d'écrivains qui ont fait de la poésie le fil conducteur de leur œuvre, de Gaston Miron à Jacques Brault, de Pierre Nepveu à Anne Hébert. Si vraiment, à entendre Hélène Dorion, les chemins de la connaissance se voulaient une entreprise de liberté, les chemins de la compréhension s'offriraient comme l'entrée d'une forêt, marquée par les possibilités de tourner à gauche, de tourner à droite ou même d'avancer toujours devant. Le parcours de l'apprentissage s'apparente au poème, au sens où il se crée selon certaines exigences, certains choix.

Une dernière question : croyez-vous que la poésie est condamnée à rester marginale ? « Dans l'enseignement, on tente souvent de montrer la ligne droite, alors que lorsque j'ai enseigné, j'ai toujours tenté de montrer la ligne afin de dire *allez à côté, allez explorer ce qu'il y a autour*. La littérature n'appartient pas aux lignes droites. C'est là qu'on y apprend les fondements de la vie. Et la vie n'est pas une ligne droite ». À en croire les poètes, n'y aurait-il finalement pas de mal à être en marge ?

* *Étudiant à la maîtrise en littérature à l'Université Laval et enseignant de français à l'école secondaire des Sources, Montréal.*

Notes

- 1 Montréal, 2006, 808 p.
- 2 *Sous l'arche du temps*, Leméac, Montréal, 2003, 96 p.
- 3 *Jours de sable*, Leméac, Montréal, 2002, 140 p.
- 4 *Les 400 coups*, Montréal, 2006, 48 p.
- 5 *Jours de sable*, p. 69.
- 6 Maulpoix, Jean-Michel, *Du lyrisme*, José Corti, Paris, 2000, 446 p.
- 7 Cité par André Brochu dans *Tableau du poème*, XYZ éditeur, Montréal, 1994.